

## Analyses d'ouvrages

**SINGY Patrick** : *L'Usage du sexe. Lettres au Dr Tissot, auteur de L'Onanisme (1760). Essai historiographique et texte transcrit*, Lausanne, BHMS (Collection Sources en perspective), 2014, 276 p.

Cet ouvrage au titre curieux comprend deux parties distinctes. La première de 47 pages est une réflexion historiographique et philosophique sur la sexualité et son histoire. L'auteur regrette le caractère ambigu du discours de la sexualité de Michel Foucault (*Histoire de la sexualité*) par manque d'une véritable recherche historique. Singy propose de séparer trois parties de l'histoire de la sexualité au sens actuel et récent :

- le discours de la chair qui soutient des doctrines théologiques chrétiennes et la volonté libre du sujet en matière de sexe. Ainsi une pollution nocturne, reconnue comme involontaire, sera considérée comme innocente. Ce discours a gouverné les mentalités jusqu'à la fin du XVIIIème siècle.

- le discours de la sexualité a remplacé peu à peu le discours de la chair, en émergeant au milieu du XIXème siècle. Un nouveau lexique est apparu. Ce discours établit l'existence de divers types d'instinct sexuel et l'absence de libre arbitre. C'est aussi un discours identitaire.

- le discours de la semence : l'onanisme. Ses origines remontent à l'Antiquité mais ont pénétré les mentalités à partir du XVIIIème siècle. Ce discours, qui est celui de Tissot et de ses correspondants, n'existe pratiquement plus aujourd'hui dans les sociétés occidentales.

*L'Onanisme : ou Dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation*, paru en latin en 1758 puis en français en 1760, a été écrit par le médecin suisse Samuel Auguste André David Tissot (1728-1797). On a pu écrire que ce livre n'était qu'une version plus sérieuse, plus médicale d'*Onania* ; Or, *the Heinous Sin of Self-Pollution...* publié anonymement à Londres en 1716. Remarquons que l'attribution de cet ouvrage à John Marten par Laqueur en 2003 n'est pas reprise par Singy. Ce dernier va tenter de démontrer le "fossé conceptuel" existant entre ces deux ouvrages. Même si tout deux dénoncent le "crime" de la masturbation et ses conséquences funestes, Tissot subordonne la théologie à la médecine : le discours de la semence admet le principe que le corps humain "a besoin d'une certaine quantité de semence pour bien fonctionner, ni trop ni trop peu". La perte excessive de semence est donc dangereuse pour la santé ! Cette théorie médicale n'est pas originale ; de plus la notion quantitative de cette humeur et ses conséquences s'intègre dans une théorie plus générale de rétention/excrétion qui touche d'autres substrats. Mais la rétention/excrétion de semence est celle qui présente le plus de dangers. Finalement, la manière dont la semence est évacuée n'a pas d'importance ! Singy essaie de comprendre les raisons historiques pour lesquelles la masturbation est devenue un problème en soi, nécessitant la publication de traités, pour la première fois, au XVIIème siècle. Cela est finalement mystérieux et Singy démonte l'hypothèse séduisante de Laqueur : l'excès, la solitude et l'imagination, les trois piliers de la masturbation, mais également trois problèmes de l'époque moderne. Or *Onania* parle de *the impure imagination*, qui fait référence au caractère impur de ce qui est imaginé et non de *the imagination* qui met en jeu la faculté imaginative des masturbateurs et donc leur désir d'échapper à la réalité. Tissot a toutefois trouvé l'inspiration de son sujet dans *Onania* qu'il mentionne souvent. Pour rétablir l'équilibre entre son sujet et le fait qu'il ne distingue pas totalement la masturbation des autres pratiques sexuelles, il ajoute un

chapitre entier particulier à la masturbation. Il décrit huit causes expliquant le danger de celle-ci, peu convaincantes il est vrai.

Tissot, un des médecins les plus influents de son époque, a reçu de très nombreuses lettres écrites pour ou par des malades. 1346 lettres sont conservées à Lausanne ; l'auteur a sélectionné 98 des 144 lettres qui mentionnent des aspects de la vie sexuelle. La seconde partie de l'ouvrage est la transcription de ces lettres ; celle-ci n'est pas toujours complète, elle est axée sur les passages concernés. L'auteur nous invite à la consultation *in extenso* des lettres sur le site internet de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne. Ces lettres représentent donc un témoignage rare sur la pratique sexuelle, les maladies vénériennes ainsi que les petits maux uro-génitaux des malades et cela dépasse largement le contexte de l'onanisme. Dans la première partie, l'auteur fait une analyse globale du contenu de ces lettres. Il avertit bien le lecteur que "ces lettres ne serviront pas de miroirs où l'on retrouverait notre sexualité familière, mais de fenêtres par lesquelles entrevoir un autre monde". Ainsi, le sexe est une activité comme les autres : café, alcool, nourriture, chasse, danse, marche... et fait partie d'un ensemble très large de problèmes médicaux (un dixième des lettres évoquent un problème de sexe). L'excès dans une activité (la masturbation s'y prête bien) est souvent noté. Certains malades comptent leurs masturbations, leurs pollutions nocturnes... et une norme interne peut être établie. Chez Tissot, les malades doivent avouer leurs comportements sexuels dans un but clinique, pour une étude quantitative ; ni lui ni ses correspondants ne s'intéressent aux pensées ou aux désirs secrets : on est loin du confessionnal ou du divan du psychanalyste ! Le sexe (en dehors des maladies vénériennes) n'est pas, à cette époque, une maladie en soi ; l'instinct sexuel n'existe pas dans ces lettres, plaisir et désir sont hors discours.

Cet ouvrage qui traite de "l'usage du sexe" au XVIII<sup>ème</sup> siècle (la sexualité au sens moderne n'existait pas encore) rectifie certaines contre-vérités concernant le très célèbre traité de *L'onanisme* de Tissot. La démonstration est éloquent. Cette étude historiographique et les lettres transcrites constituent un matériau de choix pour l'historien de la médecine intéressé par la sexologie, l'onanisme et la vénéréologie, et l'historien du corps et des mœurs.

Jacques Chevallier

**OSBORNE Michael A.**, *The Emergence of Tropical Medicine in France*, the University of Chicago Press, mars 2014, Chicago and London, 328 pages.

Osborne explore la médecine coloniale française, à l'exception de la médecine en Algérie, au travers de la médecine navale enseignée à Brest, Rochefort, Toulon puis, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, Bordeaux, Marseille et Paris. L'appareil règlementaire de la Marine française est codifié par l'ordonnance fondamentale de 1689 qui l'a gouvernée pendant deux siècles. Osborne donne deux raisons à l'intérêt de son ouvrage. D'une part, il n'y a pas de modèle de médecine coloniale européenne : la mieux connue et la plus étudiée est la médecine coloniale anglaise. D'autre part la médecine tropicale française est issue à la fois et d'une façon bien répertoriée des grandes facultés comme Paris, de la médecine militaire du Val-de-Grâce et à partir de 1827 de l'Institut Pasteur, se distinguant de la médecine portuaire navale. Osborne rapporte l'évolution des idées en matière de races et d'ethnies et l'influence éventuelle sur la morbi-mortalité des maladies.

Il s'attache au concept de "place" notamment dans les deux premiers chapitres : il la définit comme n'étant pas seulement un point sur une carte, mais aussi un lieu auquel on

s'attache, une expérience individuelle ou collective, un environnement social, sociétal, technologique, un lieu qui structure des idées, des actions et détermine aussi la conduite à tenir en matière d'hygiène et de médecine préventive. Après avoir étudié la naissance de la médecine navale dans les trois ports militaires de Brest, Rochefort et Toulon, il constate que l'addition des prisons et des bagnes pour les travaux forcés transforma l'environnement des ports et offrit des cadavres pour l'étude de l'anatomie et des techniques chirurgicales. Le bateau lui-même représentait le premier laboratoire d'études et la qualité de l'air semblait être le facteur le plus important en matière d'hygiène à l'époque. La médecine navale était confrontée aussi à la pathologie civile, notamment les maladies vénériennes. Deux pathologies navales spécifiques furent le scorbut et la colique sèche. Un chapitre entier est consacré à la fièvre jaune.

L'élite des médecins de la Marine créa au début du XIX<sup>ème</sup> siècle la géographie médicale. Une partie était active à la Société de Géographie, et Mahé en fut une figure majeure. Les études de la tuberculose la montrent souvent associée à des notions climatiques. J.B. Fonssagrives fut l'un des pionniers en matière d'hygiène navale. Le premier journal professionnel des médecins de la Marine date de 1864 et le premier rédacteur en fut Leroy de Méricourt. Les rapports de voyages des médecins navals contenaient des notions de pathologie, de météorologie, de régime alimentaire, d'ethnicité, d'hygiène, de conditions de travail sur les navires. Ces rapports étaient conservés dans les ports de Toulon, Rochefort et Brest puis envoyés à Paris. Les informations, très ponctuelles, pouvaient difficilement faire l'objet de statistiques. Osborne dans un deuxième chapitre décrit la carrière d'un grand nombre de médecins de la Marine française.

Dans un troisième chapitre Osborne ne définit pas le mot "race" tel qu'il est utilisé au XIX<sup>ème</sup> siècle, que l'on pourrait remplacer aujourd'hui par endogène, transmissible, génétique, ethnique, etc. De l'anthropologie de Broca à la physiologie de Bichat l'on découvre comment différentes ethnies répondaient à l'agression des maladies exotiques comme la fièvre jaune ou la colique sèche. Des dérives anthropométriques et de criminologie sont citées. Béranger-Féraud étudia l'immunité raciale de l'Afrique de l'Ouest. La géographie médicale prend sa place dans la prédisposition à certaines maladies.

Dans un quatrième chapitre Osborne décrit comment Bordeaux, bastion protestant et de production de vin, devint une place nouvelle pour la médecine navale et coloniale. C'est sous la III<sup>ème</sup> République que la Marine centralisa ses activités d'enseignement médical à Bordeaux. Les écoles de médecine, les sociétés savantes, l'Institut Colonial, des congrès, des publications, les transports mettaient Bordeaux au centre des activités coloniales. Des remaniements à l'Ordonnance fondamentale de 1689 furent apportés en 1835, 1866 et 1875. Ils concernaient le système de sélection, la rémunération, la promotion des médecins de la Marine, la nomination des professeurs. Parmi ceux-ci Béranger-Féraud fut l'initiateur de l'École navale centrale à Bordeaux en 1890. Les trois écoles de port, Brest, Rochefort, Toulon, devinrent des écoles préparatoires. En 1891 Treille prit la direction du service de santé des colonies, puis alla à Marseille pour enseigner la pathologie exotique. Alexandre Le Dantec, médecin naval, fut en 1891 le promoteur du Musée d'ethnographie et d'études coloniales et le premier professeur de pathologie exotique de France exerçant à Bordeaux. Il souhaitait inclure son enseignement dans la pathologie générale, ce qui l'aurait rendu ainsi obligatoire. La médecine navale se tint longtemps à l'écart de la médecine civile et militaire. L'intégration de la médecine navale à la médecine militaire ne se fit qu'en 1970.

Marseille était une place unique grâce à ses vocations commerciales et coloniales, à ses institutions médicales, à ses pathologies multiples, à sa démographie, à son caractère international et cosmopolite. Osborne dans ce cinquième chapitre évoque les carrières de Bertulus, vitaliste catholique, professeur à la faculté de médecine, de Heckel, professeur de pharmacologie, de Jules Charles-Roux, descendant d'une grande famille marseillaise magnat du savon, de Clarac, et leurs contributions à la fondation d'une École de médecine de plein exercice inaugurée au Pharo par le Président Felix Faure en 1896 et qui devint une Faculté de médecine en 1930.

Osborne expose comment la médecine coloniale et exotique se développa à la Faculté de médecine de Paris, lui donnant avec le professeur Raphaël Blanchard une place prépondérante à coté de celle de la médecine militaire du Val-de-Grâce et de la médecine exotique de l'Institut Pasteur. Ce sixième chapitre est entièrement consacré à Raphaël Blanchard, sa biographie et son œuvre, essentiellement la parasitologie. Blanchard est reconnu comme le fondateur en 1902 de notre Société Française d'Histoire de la Médecine. Il fit rayonner la médecine tropicale en France en Europe et en Amérique du Sud, grâce à son Institut de médecine coloniale, grâce à la publication des *Archives de parasitologie* et à son activité internationale.

Les médecins de la Marine ont dû optimiser les notions entremêlées de "place", les réglementations, à la fois des bateaux, des colonies et des ports. La Marine post-révolutionnaire resta attachée au système des écoles de médecine navale des ports développé au XVIIIème siècle, et la médecine navale garda son indépendance face à la médecine militaire et civile jusqu'en 1970. La réforme de 1886 fit perdre aux écoles de port leur rôle de centres de formation médicale navale. La marine dut céder à l'armée le contrôle des troupes coloniales. Le Dantec à Bordeaux, Treille et Clarac à Marseille et Blanchard à Paris profitèrent des nouvelles réglementations pour bâtir une nouvelle médecine tropicale.

L'histoire personnelle de Ségalen développée par Osborne dans sa conclusion résume l'évolution de la médecine coloniale, de la notion de "place" et d'ethnicité vers la bactériologie de Pasteur et la parasitologie de Blanchard. Elle s'achève par une description de l'évolution des institutions d'enseignement de la médecine tropicale et exotique au cours des XXème et XXIème siècles dans les villes de Bordeaux, Marseille, Lyon et Paris, la fermeture des écoles de port de Brest, Rochefort et Toulon en 1960, et du Pharo en 2014.

Anne Barjansky

**GILLIS Anne-Catherine** dir. *Corps, travail et statut social. L'apport de la paléanthropologie funéraire aux sciences historiques*, collection Archaïologia, Presses du Septentrion, Lille, 2014.

Ce livre un peu bancal est le fruit d'une table-ronde qui s'est tenue à Lille en 2010 sauf erreur, sous la direction d'Anne-Catherine Gillis, qui présente ici l'avant-propos, le premier chapitre *Les artisans et la mort. Méthodologie et perspectives*, et le dernier (avec Philippe Charlier) avant la conclusion, *Artisanat et pathologie : diagnostic rétrospectif*. Ce jeune docteur en archéologie grecque (décembre 2013) est peut-être un peu trop pressée. Le plan en deux parties est bizarre, il n'y a pas de bibliographie générale, pas d'index, et l'anglais de certains auteurs n'est pas oxonien, c'est le moins qu'on puisse dire ! Je crois savoir pourtant qu'elle a eu la sagesse de ne pas conserver toutes les communications présentées.

La plupart des textes évoquent des périodes lointaines. Seul est moderne, quasi-contemporain, celui de notre ami de Rennes Alain Caubet, fidèle propagateur de l'histoire de la médecine en Bretagne et en Normandie : *Les corps déformés par le travail. XIXème-XXème siècle*. Parmi les plus utiles à l'historien de la médecine ancienne, le chapitre présenté par Philippe Charlier et l'organisatrice, *Artisanat et pathologies : diagnostics rétrospectifs*, car il est méthodique et systématique et pourra servir de pierre de touche pour des études ultérieures : travail de la pierre, extraction et transformation de minerai, métallurgie, travail de l'argile, du verre, du bois, des peaux et du cuir, de la laine, des fibres végétales, des matières dures animales, artisanat alimentaire. Avec une première application en quelque sorte par Charlier : *Lésions ostéo-articulaires liées au travail. Apports mutuels de l'archéologie médico-légale et de l'ostéo-archéologie*. Le chapitre aussi sur Thasos, l'"île ronde" où travailla Hippocrate, par Anagnostis Agelarakis et al., *Markers of occupational stress in maritime activities of ancient Thasos island : an exercise in ethno-archaeology*. Il se croise avec le fruit des recherches archéologiques séculaires de l'École française d'Athènes, et des travaux philologiques de Jacques Jouanna, qui vient de publier un bilan spectaculaire dans la *Revue des études grecques*, 127, 2014 : *Philologie et archéologie : la médecine hippocratique et les fouilles de Thasos*.

Voici la liste des autres chapitres, après un avant-propos et un chapitre de méthodologie, *Les artisans et la mort. Méthodologie et perspectives*, par A.-C. G. *Sport et travail dans les traités de Galien* (Edouard Felsenheld, auteur d'une très belle thèse sur le sujet jusqu'à présent restée inédite) ; *Craftsmen and manual workers in Attic vase-painting of the archaic and classical period* (Athina Charzidimitriou) ; *Health inequalities in the classical city. A bio-cultural approach to socioeconomic differentials in the polis of Athens during the classical, hellenistic and imperial Roman periods* (Anna Lagia) ; *Lecture archéo-anthropologique du statut social du « corps différent » dans les communautés passées* (Valérie Delattre et Ryad Sallem) ; *Lavorare a Roma in età imperiale : nuove prospettive dalle indagini antropologiche* (Paola Catalano et al.). Et une conclusion *Pour une archéologie du travail* (William Van Andringa). Bref un livre très inégal, mais plein d'ouvertures et de promesses.

Danielle Gourevitch

**DONAHUE John F.** - *Food and drink in Antiquity. Readings from the Graeco-Roman world. A sourcebook*, Bloomsbury, London, 2015.

Ce recueil est fidèle aux principes de la collection de compilations de sources antiques : textes choisis sur un thème porteur, traduits en anglais, empruntés à la littérature générale, à la littérature technique, à la papyrologie (qui aurait mérité d'être définie, car ce n'est pas seulement ce que son nom fait croire), à l'épigraphie. Ces traductions (avec seulement un mot-clef introducteur, en grec et/ou en latin) sont entrelacées d'explications contextuelles, historiques, religieuses, légales etc, en général fines et utiles. L'introduction ou chapitre 1 précise les intentions de l'ouvrage, et justifie une bibliographie purement anglaise par le public visé, celui d'étudiants anglo-américains ; on la trouve à la fin de chacun des chapitres.

Le chapitre 2, Manger, boire et lire ; la nourriture et la boisson dans la littérature antique. Chapitre 3 : Le grain, le raisin, les olives ; la triade méditerranéenne et quelque chose en plus. Chapitre 4 : Manger, boire et croire ; nourriture, boisson et religion ; chapitre 5 : Manger, boire et partager ; la nourriture et la boisson dans leur contexte social ;

chapitre 6 : Manger, boire et combattre ; la nourriture et la boisson dans le monde militaire ;

Malheureusement la médecine qui vient dans la dernière partie (chapitre 7) n'a pas la meilleure part, et c'est d'ailleurs le plus court, avec des textes qui font un peu bric à brac, d'Hippocrate, Galien, Celse, Caton, Xénophon, Oribase, Dioscoride, Homère, Lucrèce, Athénée, Plutarque, Sénèque, Juvénal, Arrien, Cicéron. Et quelques inscriptions, dont une très intéressante, *Inscriptiones creticae* I XVII 17, qui raconte la guérison miraculeuse par Asclépios et ses pratiques tant magiques qu'humaines, d'un homme qui tousait depuis deux ans. Mais rien de Soranos d'Éphèse, rien sur l'alimentation de la femme enceinte, l'alimentation de la nourrice, l'alimentation lactée du nourrisson puis son sevrage etc.

Quelques images en noir et blanc, pas toujours vraiment utiles, comme celle de la fresque de la cathédrale d'Anagni représentant en majesté Hippocrate et Galien tels que l'imagine le fresquiste du XIII<sup>ème</sup> siècle, complètent le recueil, ainsi que des annexes (répertoire des auteurs antiques cités, index des mots importants). Bref une collection qui, comme insiste bien son compilateur, est un choix personnel ; elle est néanmoins éclairante et donne des idées d'enseignement ou de recherche.

Danielle Gourevitch

**MILLER Timothy S., NESBITT John W.** - *Walking Corpses. Leprosy in Byzantium and the Medieval West*, Cornell University Press, 2014.

Deux auteurs éminents se sont joints pour cette histoire de la lèpre (mais sans l'apport d'un historien de la médecine) : Miller, spécialiste de l'histoire des hôpitaux et hospices à Byzance ; Nesbitt (de Dumbarton Oaks), spécialiste de l'archéologie (les sceaux), de l'hagiographie et de la religion en général de Byzance. On est bien obligé de convenir d'emblée que l'optique n'est pas très claire : le monde byzantin ou l'occident médiéval ? Et pour quelle période exactement ? Là est la faiblesse du livre, le titre lui-même étant un peu racoleur, l'expression *κινούμενα λείψανα* ne courant pas les rues, même celles de Byzance, loin de là.

On sait que la lèpre est un fléau qui dans nos pays remonte à l'Antiquité et que Galien s'est beaucoup interrogé sur cette maladie, sur son nom global d'éléphant et sur les noms de ses différents stades (1) : selon l'*Isagoge sive medicus, capit.* 13, "l'éléphantiasis est une maladie qui tire son nom de sa ressemblance avec l'éléphant. En effet ceux qui souffrent de cette affection ont une peau particulièrement épaisse et dure, avec quelque ressemblance avec celle de l'éléphant". Un des trois appendices de l'ouvrage, l'appendice 1, donne la traduction des chapitres *ad hoc* d'Arétée de Cappadoce, antérieur à Galien, d'après l'édition de Hude, mais ne semble connaître ni la traduction de Laennec ni l'édition de celle-ci par Mirko Grmek, *Des Causes et des signes des maladies aiguës et chroniques*, Genève. Les autres appendices traduisent "Gregory of Nyssa's oration, *Regarding the words 'as much as you have done for me'* (Matt. 25 : 40)" et une "Selection from the funeral oration in praise of Saint John Chrysostom (chapters 60. 17 to 67. 1).

Revenons au livre lui-même qui se déroule en sept chapitres, oscillant entre deux pôles géographiques : 1. The ancient world. 2. Leprosy in the Byzantine empire. 3. Byzantine medicine. 4. Byzantine leprosariums. 5. Leprosy in the Latin West. 6. Leprosariums in the Latin West. 7. The knights of Lazarus. Un des intérêts principaux est de mettre à mal

(1) Voir aussi Danielle GOUREVITCH - "Une autre *satyriasis*. Médecine antique, philologie et histoire de l'art", *Medicina nei Secoli*, 7, 1995, 273-279.

une tradition solide, celle de la terreur ancestrale de la maladie : en fait, c'est seulement au XII<sup>ème</sup> siècle, selon les auteurs, que celle-ci aurait terrifié l'Europe catholique, poussant l'Eglise à construire des lieux d'asile et de soin, les léproseries ; mais toujours selon nos auteurs cette prise en charge n'impliquait nullement un jugement moral sur les malades : les victimes n'étaient pas des pécheurs mais des élus de Dieu, et c'est la loi germanique qui aurait poussé à leur bannissement et à leur persécution. On verra dans cette optique chronologique et culturelle la contribution de P. Bonnière, "Le témoignage de deux poètes artésiens atteints de la lèpre au XIII<sup>ème</sup> siècle, Jean Bodel et Baude Fastoul", dans les *Actes du 5<sup>ème</sup> colloque international de pathographie* (édités par Philippe Charlier et Danielle Gourevitch, De Boccard, 2015). Donc un livre pas toujours cohérent, mais qui donne à réfléchir. Le livre-objet est parfait. Avec une bibliographie et un index pleins d'enseignement.

Danielle Gourevitch

**DEVILLERS Olivier** ed. - *Neronia IX. La villégiature dans le monde romain de Tibère à Hadrien. Actes du IX<sup>ème</sup> congrès de la SIEN, Ausonius - De Boccard, 2014.*

Les actes du IX<sup>ème</sup> congrès de la Société internationale d'études néroniennes peuvent intéresser nos membres, la "villégiature" [mot emprunté à la fameuse "villeggiatura" des Italiens du XVIII<sup>ème</sup> siècle (1)], les activités physiques de plaisir, les loisirs qui peuvent relever d'un *otium* absolu mais aussi mêler en diverses proportions *otium* et *negotium*, le fait même de quitter les grandes villes comme Rome, Alexandrie ou Athènes, avec leurs foules, leurs bruits et leurs odeurs, ont leurs effets bénéfiques sur la santé des citoyens ; et le changement de climat, à la campagne, au bord de la mer, sur les bords du Nil, peut même traiter certaines maladies, comme la tuberculose pulmonaire en Égypte ou la "peste" galénique à Baïes (2). Nous avons donc retenu cinq communications (par ordre alphabétique des auteurs) :

Francesca Romana BERNO -, "Seneca contro Baia, ovvero il vizio in villeggiatura. Lettura di Sen. Ep. 51". Sénèque s'efforce de démontrer que s'il y a bien un lieu à éviter, c'est Baïes où le vice (*luxuria*) se déploie, sous prétexte que les gens ont besoin de se reposer et de se refaire une santé : en effet *non tantum corpori, sed etiam moribus salubrem locum eligere debemus*.

Marie-Françoise DELPEYROUX - "Architecture, luxe et thermalisme chez Sénèque le philosophe : une critique morale" : Sénèque, bien que pratiquant la villégiature pour son bien-être et sa réflexion, est gêné par le luxe des villas qu'il fréquente : somptueux jardins d'agrément, piscines et bassins, euripes, bains à hypocaustes, viviers pour poissons de luxe, salles à manger fastueuses, etc.

Antonio GONZALES - "La villa plinienne expression de l'*humanitas* ? Conditions de vie, statuts, santé et *obsequium*". Pline possédait une dizaine de domaines ruraux, dont sa fameuse villa des Laurentes dans la région d'Ostie, et s'efforçait d'obtenir partout la bonne santé de son petit monde, hommes libres, affranchis, esclaves (*mei nusquam salubrius degunt*) tout en se préservant l'intimité et le calme nécessaires à l'exercice de sa réflexion et à la convivialité avec ses invités.

(1) *La villeggiatura* de Carlo Goldoni, écrite et représentée en 1761, comporte trois comédies : *Le smanie per la villeggiatura* ; *Le avventure della villeggiatura* ; *Il ritorno dalla villeggiatura*.

(2) Cf. Danielle GOUREVITCH - *Limos kai loimos. A study of the Galenic plague*, Paris, De Boccard, 2013.

## ANALYSES D'OUVRAGES

Xavier LAFON - "Pêcher, naviguer, nager : trois activités spécifiques dans les villas littorales d'époque impériale ?", et notamment à Hippone (*Hippo Regius*, nom antique de l'actuelle Annaba, en Algérie) où *omnis aetas piscandi, navigandi atque etiam natandi studio tenetur ; maxime pueri quos otium lususque sollicitat* (Pline le jeune, *Ep.* IX 33, 3).

Massimo RIVOLTELLA - "Ritratto di gentiluomo in posa di cacciatore. Su caccia e *rusticatio* nell'epistolatolario pliniano" : dans quelques lettres de Pline le jeune, on constate la manie de la *rusticatio* chez les *rusticani*, gens des villes qui vont reprendre contact avec la nature, un contact bien artificiel, certes, mais qui leur permet néanmoins un certain équilibre de vie.

Danielle Gourevitch

**CALDWELL Lauren** - *Roman girlhood and the fashioning of femininity*, Cambridge University Press, Cambridge, 2015, 188 p., ISBN 9781107041004, prix 95 dollars ou 60 livres.

Ce livre s'attache en particulier à la seconde décade de la vie féminine, quand la fillette devient femme et est placée dans les liens du mariage dans le but de donner des enfants à la *gens* de son mari, *procreandorum liberorum causa* (1). Il fait le point sur toutes les sortes de pression sociale encourageant mariage précoce et procréation sous l'Empire romain (2), grâce à un examen approfondi des sources littéraires juridiques épigraphiques et médicales. Cinq chapitres suivant une riche introduction : 1. Formal education and socialization in virtue. 2. Protecting virginity (3). Le chapitre le plus important pour l'histoire de la médecine est le 3 : "All kinds of exercises fitting for girls", avec "Prescriptions" pour la santé des jeunes filles, selon surtout les médecins Rufus et Soranos, tous deux d'Ephèse, et quelques philosophes, "Recommendations for age at first marriage", chapitre pour lequel Soranos est aussi capital par sa bonne connaissance du consensus social et les restrictions médicales qu'il y apporte, "Educating girls about the body", et le cas de la jeune morte Crepereia Truphanea enterrée avec sa poupée (4). 4. The pressure to marry. 5. The wedding and the end of girlhood, puis un épilogue

Un livre très soigné, malheureusement non illustré ; attachant, mais qui pour les francophones a le défaut d'ignorer résolument la bibliographie non anglophone (sauf tout de même quelques exceptions comme l'article fondamental de Marcel Durry sur un sujet tabou à l'époque, le mariage des filles impubères, ou notre édition de Soranos d'Ephèse,

- 
- (1) Pour ceux qui préfèrent le français, Danielle GOUREVITCH - "La stérilité féminine dans le monde romain : *vitium* ou *morbus*, état ou maladie ?", *Histoire des sciences médicales*, XLVII, 2013, 219-231.
  - (2) Danielle GOUREVITCH - "La matrone romaine poussée à la procréation", in *Femmes cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, ed. F. BRIQUEL-CHATONNET, Saba FARÈS, Brigitte MICHEL, *Topoi*, Suppl. 10, 2009, 115-125.
  - (3) Danielle GOUREVITCH - "Le médecin, l'hymen et l'utérus", *L'Histoire*, n° spécial 245, juillet-août 2000, *Les femmes. 5000 ans pour l'égalité*, 18-21.
  - (4) Danielle GOUREVITCH - "Moi, Vipsania, j'attends un enfant", *Acta Belgica historiae medicinae*, 7, 1994, 200-206. "La cuisine du corps féminin : l'eau dans le livre III du traité gynécologique de Soranos d'Ephèse", in A.-M. GUIMIER-SORBETS, R. GINOUVÈS, J. JOUANNA et L. VILLARD ed. *L'eau, la santé et la maladie dans le monde grec, BCH*, suppl. 28, Athènes-Paris, 1994, 95-108. Et "La poupée-dame à l'époque romaine impériale : un surprenant imaginaire du corps féminin", *Medicina nei secoli*, 2011 (1), 9-39.



encore que la participation - pourtant intellectuellement capitale - du gynécologue-obstétricien Y. Malinas ne soit pas signalée).

Danielle Gourevitch

**KOLOSKI-OSTROW Ann Olga** - *The archaeology of sanitation in Roman Italy. Toilets, sewers, and water systems*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2015.

L'auteur, Ann Olga Koloski-Ostrow, est incontestablement le meilleur spécialiste des bains, des toilettes, de l'eau et de la propreté dans le monde romain. Elle a déjà publié de nombreux articles sur ces sujets (dont un tout récent qui montre qu'elle a aussi du nez (1) : "Roman Urban Smells : The Archaeological Evidence", in *The Senses in Antiquity*, 2015, 90-109), et écrit ou édité plusieurs livres dont *The Sarno Bath Complex* (Rome, 1990). *Water Use and Hydraulics in the Roman City* (Dubuque, Iowa. 2001). *Roman Toilets : Their Archaeology and Cultural History* (Leuven, 2011). Ce nouvel ouvrage, très précis, sur l'Italie romaine (2) (essentiellement Rome, Ostie, Herculaneum et Pompéi) comporte 122 pages de texte, 73 pages de photos (malheureusement en noir et blanc et sur papier ordinaire), 50 pages de notes, 20 pages d'une bibliographie internationale fouillée et 16 pages d'index ; il offre toutes les garanties scientifiques qu'on peut rêver, sans aucune des grossièretés qui ont marqué certains écrits sur ce thème. Il se déroule en cinq chapitres : 1. An introduction to sanitation in Roman Italy and urban case studies of the best-preserved public latrines. 2. 'Blak holes' in ancient space : exploring hygiene and sanitation through cross-cultural anthropology and archaeological theory. 3. Understanding Roman sanitation from archaeology : toilets, sewers, and water systems. 4. Pinpiting behaviors, attitudes, and ideals for Roman toilets (c'est dans ce chapitre qu'elle envisage de plus près les problèmes médicaux avec "Roman ideals for medicine and health derived from medical and philosophical literature). 5. Finding social meaning about sanitation in written and painted sources.

J'insisterai sur quelques points qui montrent avec quel doigté et quel sérieux l'auteur avance ses pions : la *cloaca maxima*, qui certes recueillait des eaux usées mais les déversait sans traitement dans le Tibre ; l'éponge collective des cabinets provenant de la Méditerranée (mais ailleurs on trouve aussi de la mousse), et les autres moyens de nettoyage intime des *cacatores* ; les graffiti et les peintures moquant les évacuations humaines, en particulier ceux des thermes des Sept sages, décorés de fresques à Ostie, qui nous éclairent un peu sur les fantasmes assez stéréotypés des utilisateurs ; le rire contraint devant des pygmées déféquant ; la crainte avouée du mauvais œil, dans des lieux où la révélation de la maladie et l'accident ne sont pas rares ; la sociologie des latrines collectives, aux sièges bien typés, où le public de la *forica* est certes à l'abri des yeux extérieurs, mais réuni en un lieu fermé et mal ventilé, sans séparations internes ; sociologie différente de celle des latrines de luxe pour certaines riches collectivités, des latrines payantes, ou encore de celles des tavernes, de celles des toilettes familiales (dont certaines à l'étage, fig. 29, 96, 97) et des latrines spéciales pour enfants (? fig. 80) ou à

(1) En français, pour Délos d'époque romaine, cf. Ph. CHARLIER, Y. LEMOINE, Le GOFF, J.S. GROS, A.M. VERHILLE, Y. LOUBLIER, F. BOUCHET, J. POUPON - "La lutte contre les mauvaises odeurs : ce qu'apportent le nettoyage et l'étude du matériel des latrines romaines de l'habitation II E j (Délos, quartier du théâtre)", in *Actes du Vème colloque de pathographie*, ed. Ph. Charlier et D. Gourevitch, Paris, De Boccard, 2015, 33-51.

(2) Pour nos régions, on verra Alain BOUET - *Les latrines dans les provinces gauloises, germaniques et alpines*, Suppl. 59 à Gallia, 2009.

horaires réservés pour les femmes (?), ou des latrines à siège unique considérées comme un très grand luxe, dont la jouissance n'empêche pas forcément son propriétaire de vouloir un pot de chambre près de son lit. Le *stercus* était recueilli et utilisé, pour l'amendement des sols agricoles et notamment des vergers, et rappelons que dans le même temps, dans le territoire envisagé par l'auteur et ailleurs, on recueillait les urines pour alimenter les bacs dans lesquels les foulons traitaient les étoffes neuves et les vêtements sales (par exemple Saint-Romain-en-Gal a ainsi procuré aux chercheurs une énorme amphore bien incrustée d'urate dans un carrefour relativement abrité des regards et réservée aux hommes). Il y a évidemment des problèmes de pollution et la présence de vers et autres germes pathogènes montre bien que l'entretien quotidien n'était pas vraiment suffisant, malgré l'établissement fréquent d'un sol pentu : la paléoparasitologie éclaire sur l'état sanitaire des clients. C'est un livre passionnant qu'on aimerait voir traduit en français, sans trop y croire ! Et je regrette personnellement qu'il ne soit paru qu'après mon *Archéologie de la médecine romaine* (De Boccard, 2011), car il aurait apporté une eau abondante à mon moulin.

Danielle Gourevitch

**GALLEGO PEREZ Maria Teresa**, *Vida e muerte en el Corpus Hippocraticum*, Ediciones clásicas, Madrid, 2015.

L'auteur dédie ce livre à son mari, Juan Antonio Lopez-Ferez, à qui des *Mélanges* avaient été offerts, à Madrid, en 2013. Et c'est bien encore de fidélité qu'il s'agit, puisque l'auteur reprend ici sa thèse hippocratique soutenue en 2001 à la Complutense de Madrid. La vie y occupe beaucoup moins de place que la mort, 19-125 contre 127-426, dans une étude lexicale approfondie et scupuleuse, déjà lancée dans sa première publication académique, sa contribution au livre édité par Juan Antonio en 1992, à la suite du VII<sup>ème</sup> colloque hippocratique, *Tratados ipocraticos. Actas del VII<sup>ème</sup> colloque internacional (Madrid 24-29 septembre 1990)*. Cet ouvrage, très bien présenté avec tout l'apparat qu'on peut attendre, ne se raconte pas, il s'utilise.

Danielle Gourevitch

**FÉRAY Jean-Claude** - *L'impossible conciliation ou la vie héroïque du Dr Claude-François Michéa*, Éditions Quintes-feuilles, Paris, 2015.

Les éditions Quintes-feuilles créées et dirigées depuis 2000 par Jean-Claude Féray et qui sont spécialisées dans "l'Histoire événementielle, littéraire et artistique de l'homosexualité" viennent de publier, sous la plume de leur fondateur, un ouvrage qui ne manquera pas d'attirer l'attention de tous ceux qui sont intéressés par l'histoire (et la petite histoire) de la Société Médico Psychologique dont on rappelle qu'elle est la plus ancienne des sociétés françaises de psychiatrie et que sa revue les *Annales médico-psychologiques* a été créée, avant elle, en 1843.

Le nom de Claude-François Michéa (1815-1882) est connu de tous les lecteurs des *Annales médico-psychologiques*, car il est reproduit chaque année dans la liste des présidents, secrétaires généraux et trésoriers de la Société qui se sont succédé depuis 1852. Il y figure en tête de celle des Trésoriers-archivistes, fonction qu'il occupa de 1852 à 1855. Il est aussi l'un des 35 membres fondateurs de la Société et l'un des trois rédacteurs de ses statuts. Sa vie, certes avait été résumée et son œuvre répertoriée par Semelaigne mais sans que l'historien des pionniers de la psychiatrie française ait su (ou voulu révéler) l'évènement scandaleux qui entacha les dernières années de Michéa et sans qu'il ait saisi

l'importance de l'article paru en 1849 dans *l'Union Médicale*, article que Michéa avait intitulé "Des déviations malades de l'appétit vénérien". Cet article est actuellement considéré comme un texte fondateur marquant les débuts de "l'historiographie homosexuelle" et Michéa est salué par J.-C. Féray comme un précurseur du mouvement de libération des homosexuels, mouvement qui prit véritablement naissance en Allemagne 20 ans plus tard, date à laquelle fut créé le terme d'"Homosexualität".

L'intérêt de l'ouvrage est l'enquête historico-policière (menée en grande partie aux archives de la Préfecture de Police) qui a permis à l'auteur, en reconstituant la vie de son héros, d'affirmer que Michéa était lui-même un homosexuel (ou plutôt un "pédéraste" selon la terminologie policière de l'époque) et qu'il avait des amis "particuliers", dont son mentor le médecin mondain Vallerand de la Fosse avec qui il ne "vivait pas en couple discret". Malgré les précautions observées, ses "activités pédérastiques" avaient été très tôt repérées (dès 1847) par les services de police et son nom figure avec celui de Vallerand, et bien d'autres, dans des registres policiers étiquetés pédés (sic). Signalons que l'un de ces registres a fait l'objet d'une publication commentée (de 538 pages !) par le même éditeur sous le titre : "Le registre infamant". Enfin, l'auteur qui ne veut rien nous cacher de la vie sexuelle de Michéa - forcément clandestine compte tenu de la législation répressive de l'époque et d'un ostracisme quasi général - nous relate le "faux pas" qui faillit en 1850 aboutir à l'inculpation de Michéa (il avait été accusé par un militaire de lui avoir fait des propositions de sodomie ; l'affaire fut arrangée). En revanche c'est un "geste de trop" (Michéa avait été surpris en train de caresser le sexe d'un homme de 28 ans) qui amena son arrestation en 1878 à Dijon où il s'était retiré. Sa condamnation (un an de prison, 200 fr d'amende) entraîna sa radiation des registres de la Légion d'Honneur. Les faits furent certainement connus de ses collègues. Ils expliquent sans nul doute l'absence d'hommage de la part de la Société qui se contenta d'un "service minimum" sous la forme d'un texte de quelques lignes dans la n° 8 des *Annales* de 1882.

Cet hommage, J.-C. Féray le lui rend dans cet ouvrage et, son titre l'indique, il estime même "héroïque" l'article publié par Michéa dans *l'Union Médicale*, article qu'il qualifie de "premier plaidoyer médical de l'histoire en faveur de l'amour entre personnes du même sexe". Si l'on suit Féray, cet article, reproduit en annexe *in extenso*, qui concerne la célèbre affaire du sergent Bertrand, a été pour Michéa le prétexte qui lui a permis d'exposer ses "idées humanistes". Rappelons que le sergent Bertrand, profanateur de sépultures et "nécrophile" selon la terminologie actuelle, avait été condamné à une peine légère par un tribunal militaire, ce qui entraîna une réaction indignée de la plupart des aliénistes qui le considéraient comme atteint de monomanie. L'affaire est parfaitement rappelée avec les commentaires qu'elle inspira aux aliénistes Castelneau et Brière de Boismont, même si l'article de Michéa qui élargissait la discussion est indiscutablement le plus intéressant et le mieux écrit. Michéa proposa quatre genres aux "déviations malades de l'appétit vénérien", avec en premier lieu "l'amour grec ou d'un individu pour son sexe" qu'il appelait philopédie chez l'homme et en dernier "l'attrait pour le cadavre humain". Pour Féray, cette présentation était une "ruse honnête" qui permit à Michéa de faire passer son plaidoyer *pro domo*. Son article lui valut des réponses indignées de certains lecteurs, ce qui confirmerait selon Féray, le caractère courageux de son propos. On laissera quand même à l'auteur, dont on a compris qu'il a écrit un livre engagé, pour ne pas dire militant, la responsabilité de l'équivalent qu'il propose entre le courage de Michéa et celui qu'aurait actuellement un pédopsychiatre défendant les pédophiles !

On dira encore qu'il s'agit d'un travail historique de grande qualité. L'auteur a fait des recherches approfondies sur des personnages peu connus, par exemple sur Henri de Castelneau, autre membre-fondateur de la Société dont la vie mouvementée mériterait effectivement une biographie. Michéa était entré à l'âge de 20 ans comme interne dans la maison de santé Marcel-Sainte-Colombe, rue de Picpus, là où exerçait Vallerand de la Fosse qui avait 42 ans. Il y fit toute sa carrière d'aliéniste. Son œuvre assez éclectique est considérable ; il a été le "compétiteur" de Baillarger en 1844 pour le prix Civrieux destiné à récompenser un travail sur les hallucinations ; Baillarger l'emporta. Ses nombreuses publications sont énumérées en annexe et les plus importantes bien détaillées. Enfin un mot sur ses options philosophiques. Michéa était un conservateur "carré" appartenant au courant spiritualiste et admirateur de l'œuvre de Victor Cousin dont il partageait les idées sur l'éclectisme. Il lui avait dédié son *Délire des sensations*. Le maître-mot de l'éclectisme était "conciliation", ce que pratiquait Michéa qui refusait le matérialisme tout en se montrant partisan de l'expérimentation et des recherches anatomo-cliniques. Cette conciliation entre son statut d'aliéniste de renom (Michéa avait aussi créé un mensuel, *L'observation médicale*, dont il était rédacteur en chef) et sa sexualité fut finalement impossible à tenir dans sa propre vie.

Jean-Pierre Luauté

**SERVANT Flavie** - *Besoin d'une infirmière de toute urgence*, Paris, L'Harmattan, 2015.

"C'est à dix ans que j'ai voulu être infirmière". C'est par ces mots que Flavie Servant débute son livre. Immédiatement après, nous sommes transportés dans le Maroc de l'époque du Protectorat français au sein d'une famille mixte constituée d'un père français militaire et d'une mère marocaine. Au milieu d'eux, la petite Flavie vit une vie insouciant jusqu'au jour où elle est envoyée en colonie de vacances. Elle ne s'y plait pas et de plus elle est malade et hospitalisée. Soignée par une religieuse bienveillante, elle découvre à ce moment le monde hospitalier et décide alors de devenir infirmière. Malgré l'hostilité de son père pour cette profession, sa passion ne faiblit pas et elle finit par entrer dans une école d'infirmières d'où elle sortira diplômée et travaillera dans un hôpital pour une durée de 25 ans. Si la première partie de ce livre se présente comme un ouvrage autobiographique classique, très intéressant et très facile à lire, la deuxième partie sera une suite d'épisodes de sa vie d'infirmière libérale. On peut regretter le déséquilibre existant entre les différentes parties de la vie de l'auteur. 26 pages permettent de retracer son histoire, de la naissance de sa vocation à l'âge de 10 ans et jusqu'à ses 17 ans puis 9 pages pour décrire les deux années d'études et 5 pages pour d'écrire ses 25 ans d'infirmière hospitalière. Viennent ensuite 322 pages décrivant 103 aventures pour retracer quasi exclusivement les années d'infirmière libérale.

Bonne idée au départ, cela devient vite lassant avec cette longue suite monotone d'aventures, toutes ses récriminations contre les malades ou leurs familles, les autres infirmières ou les autres médecins, la "Sécu" ... Mais, n'oublions pas quand même que l'auteur a reconnu certaines de ses défaillances, en particulier quand elle se fait escroquer comme une débutante au début de sa vie d'infirmière libérale ou lorsqu'elle fait passer comme une auxiliaire de vie une femme rencontrée dans la rue quelques minutes auparavant, femme qui va s'incruster et qui va se révéler en définitive être une receleuse (histoire 36). À la fin, la 104ème histoire présente 13 nouvelles aventures en 5 pages.

Finalement, c'est un livre intéressant qui fait découvrir un métier peu connu et difficile mais qui aurait gagné à être plus concis, en diminuant le nombre de d'"histoires

vécues” et en regroupant par thème celles qui restaient. Nous aurions aimé aussi un peu plus d’informations concernant le monde de l’hôpital, monde où l’auteur a fait carrière durant 25 ans.

May Karam

**La *Fabrique* de Vésale et autres textes. Éditions, transcriptions et traductions par Jacqueline Vons et Stéphane Velut, 2014**

<<http://www3.biusante.parisdescartes.fr/vesale/debut.htm>>

Cette publication en ligne est la première édition et traduction en français du célèbre traité d’André Vésale *De humani corporis fabrica libri septem* (Johannes Oporinus, Bâle, 1543). Au début de 2014 le premier des sept livres a été mis en ligne sur le site de la *Bibliothèque interuniversitaire de Santé* (Paris), sous la direction de Guy Cobolet, avec la coopération de Jean-François Vincent et de Jacques Gana. Cette traduction est accompagnée de celle des textes liminaires du traité et des préfaces d’autres ouvrages de Vésale, qui seront progressivement mises en ligne, avec introductions et commentaires traduits en anglais.

Le traité original en latin fut publié en 1543 ; il a fallu plus de quatre siècles pour que la première traduction apparaisse, ce qui incitait Harvey Cushing (1869-1939) à écrire dans sa bio-bibliographie de Vésale, publiée après sa mort en 1943: *As a book, the Fabrica has probably been more admired and less read than any publication of equal significance in the history of science*. Il fallut attendre en effet les années 1950-1955 pour la première traduction en russe par le professeur Ternowski de la deuxième édition publiée par Oporinus en 1555, qui varie sur beaucoup de points de l’édition *princeps* et qui est moins complète au point de vue historique. C’est également l’édition de 1555 qui fut traduite en espagnol en 1997 par Dominguez Garcia et Fernandez, mais sans planches ni commentaires. Deux traductions en anglais suivirent : celle de Richardson & Carman, de la Nouvelle-Zélande (California : Norman Publishing, 1998-2002), dont le texte en cinq volumes avec les planches et dans un anglais de construction très moderne, rend le texte très facilement lisible, mais au détriment de l’esprit vésalien authentique ; et celle de Garrison & Hast, qui est impressionnante au point de vue du contenu aussi bien que par ses caractéristiques physiques (Bâle, Karger, 2014).

La présente traduction en français par Jacqueline Vons et Stéphane Velut est la plus récente et a plusieurs caractéristiques qui la rendent exceptionnellement attractive. D’abord par le mode de présentation. Par l’organisation de leur travail, les traducteurs donnent au lecteur beaucoup plus que leur traduction proprement dite, parce qu’on y trouve aussi la transcription complète du texte (avec les abréviations et ligatures résolues) ainsi que les pages originales de la *Fabrique* elle-même. En haut de chaque page le lecteur trouve trois boutons *Image*, *Transcription* et *Traduction*. Par un système ingénieux il est possible de naviguer très vite de la page originale du livre vers la traduction ou vers la transcription. La distance entre le latin de Vésale en 1543 et le français d’aujourd’hui s’effectue en un simple click : chaque fois la page tout entière se transforme en un clin d’œil ! Ceci rend tout travail de comparaison extrêmement simple et rapide, d’autant plus que chaque page peut être imprimée, ainsi que les notes. De la même manière on a aussi un accès direct aux superbes planches de l’original.

La traduction et le style du texte sont tout à fait comparables avec les mots de Vésale lui-même. Par un tour de force linguistique remarquable, les traducteurs ont réussi à rendre le latin, réputé très difficile et dans des phrases parfois ultra-cicéroniennes, en un

langage facilement compréhensible pour le lecteur moderne, tout en sauvegardant l'esprit authentique et les sentiments que l'on éprouve en lisant un texte de la Renaissance, choses qui se sont perdues malheureusement dans les traductions anglo-saxonnes. L'aspect monolithique des pages de la *Fabrique* est conservé ici, avec néanmoins un signalement des différentes rubriques par des indications résumées dans les marges extérieures et avec tous les renvois vers les planches dans la marge intérieure, tout comme l'a fait Vésale.

Cette sauvegarde de l'aspect des pages n'empêche point la présence de beaucoup de références dans le texte. Le problème de place est résolu par l'apparition et la disparition du texte de chaque référence par un simple click sur le numéro correspondant dans le texte. Ces références donnent aux chercheurs des éclaircissements bien choisis, non seulement sur l'étymologie des termes employés par Vésale et les dénominations anatomiques plus anciennes (nomenclature pré-vésalienne) ou étrangères, mais aussi sur des notions anatomiques modernes, des données biographiques des personnes mentionnées, voire des coutumes populaires du temps de Vésale. Ses erreurs par inadvertance, dans le texte aussi bien que dans les renvois des planches, sont signalées. Même la comparaison avec le texte de l'édition 1555 et avec l'*Epitome* est réalisée de cette manière. Toutes ces explications rendent le texte plus compréhensible pour le public moderne intéressé en matière d'histoire de l'anatomie et pas seulement pour les spécialistes, tout en faisant de la traduction un instrument pédagogique de l'anatomie à un niveau très élevé. L'envergure de l'appareil de référence témoigne de l'amour de la langue latine, de l'anatomie et de l'enseignement de l'anatomie, ainsi que d'un intérêt profond pour l'histoire de la médecine et de beaucoup de respect pour la figure de Vésale et permet donc de lire la traduction comme un livre d'anatomie moderne.

Cette traduction française est de loin la plus attractive et rend le site de la BIU Santé *the place to be* pour tout chercheur qui veut étudier non seulement les œuvres d'André Vésale en particulier, mais aussi tous les grands ouvrages qui ont marqué la médecine (de l'antiquité au XXème siècle), grâce à l'immense travail de numérisation qui a été réalisé et mis sur son site.

Maurits Biesbrouck, Omer Steeno, Theodoor Goddeeris